Jules Gabriel Janin

Gérard de Nerval

suivi de

QUATRE LETTRES AU SUJET DE L'ÉPITAPHE

par Gérard de Nerval

D'abord connue sous le nom de « Folie Cendrin » ou « Sandrin », située 22 rue de Norvins, la maison du docteur Blanche, à Montmartre, en 1840, d'après le tableau de Paul Villeneuve exposé au *Salon de 1835*. Source : Musée Carnavalet.

Jules Gabriel Janin (1804-1874).

Note de l'éditeur

En février 1841, Gérard de Nerval fut ébranlé par une première défaillance mentale. Après un court internement à la clinique Sainte-Colombe jusqu'au 16 mars, il rechuta le 21 mars et c'est à la clinique du docteur Esprit Blanche qu'il fut soigné jusqu'en novembre. Au mois de mars 1841, Jules Janin, critique littéraire et ami de Gérard de Nerval publia prématurément, dans le *Journal des Débats,* une « épitaphe à l'esprit de Gérard », pensant que la santé psychologique de l'auteur des *Filles du feu* était perdue à jamais.

* * * *

CEUX QUI L'ONT CONNU pourront dire au besoin toute la grâce et toute l'innocence de ce gentil esprit qui tenait si bien sa place parmi les beaux esprits contemporains. Il avait à peine trente ans, et il s'était fait, en silence, une renommée honnête et loyale, qui ne pouvait que grandir. C'était tout simplement, mais dans la plus loyale acception de ce mot-là : la poésie, un poète, un rêveur, un de ces jeunes gens sans fiel, sans ambition, sans envie, à qui pas un bourgeois ne voudrait donner en mariage même sa fille borgne et bossue ; en le voyant passer le nez au vent, le sourire sur la lèvre, l'imagination éveillée, l'œil à demi fermé, l'homme sage, ce qu'on appelle des hommes sages, se dit à lui-même : « Quel bonheur que je ne sois pas fait ainsi ! »

Il vivait au jour le jour, acceptant avec reconnaissance, avec amour, chacune des belles heures de la jeunesse, tombées du sein de Dieu. Il avait été riche un instant, mais par goût, par passion, par instinct, il n'avait pas cessé de mener la vie des plus pauvres diables. Seulement, il avait obéi plus que jamais au caprice, à la fantaisie, à ce merveilleux vagabondage dont ceux-là qui l'ignorent disent tant de mal. Au lieu d'acheter avec son argent de la terre, une maison, un impôt à payer, des droits et des devoirs, des soucis, des peines et l'estime de ses voisins les électeurs, il avait acheté des morceaux de toiles peintes, des fragments de bois vermoulu, toutes sortes de souvenirs des temps passés, un grand lit de chêne sculpté de haut en bas ; mais le lit acheté et payé, il n'avait plus eu assez d'argent pour acheter de quoi le garnir, et il s'était couché, non pas dans son lit, mais à côté de son lit, sur un matelas d'emprunt. Après quoi, toute sa fortune s'en était allée pièce à pièce, comme s'en allait son esprit, causerie par causerie, bons mots par bons mots ; mais un causerie innocente, mais des bons mots sans malice et qui ne blessaient personne. Il se réveillait en causant le matin, comme l'oiseau se réveille en chantant, et en voilà jusqu'au soir. Chante donc, pauvre oiseau sur la branche ; chante et ne songe pas à l'hiver ; – laisse les soucis de l'hiver à la fourmi qui rampe à tes pieds.

Il serait impossible d'expliquer comment cet enfant, car, à tout prendre, c'était un enfant, savait tant de choses sans avoir rien étudié, sinon au hasard, par les temps pluvieux, quand il était seul, l'hiver, au coin du feu. Toujours est-il qu'il était très versé dans les sciences littéraires. Il avait deviné l'Antiquité, pour ainsi dire, et jamais il ne s'est permis de blasphème contre les vieux dieux du vieil Olympe ; au contraire, il les glorifiait en mainte circonstance, les reconnaissait tout haut pour les vrais dieux, et disant son *mea culpa* de toutes ses hérésies poétiques. Car en même temps qu'il célébrait Homère et Virgile, comme on raconte ses visions dans la nuit, comme on raconte un beau songe d'été, il allait tout droit à Shakespeare, à Gœthe surtout, si bien qu'un beau matin, en se frottant les yeux, il découvrit qu'il savait la langue allemande dans tous ses mystères, et qu'il lisait couramment le drame du docteur Faust. Vous jugez de son étonnement et du nôtre. Il s'était couché la veille presque athénien, il se relevait le lendemain un Allemand de la vieille roche. Il acceptait non seulement le premier, mais encore le second Faust; et cependant nous autres, nous lui disions que c'était bien assez du premier. Bien plus, il a traduit les deux Faust, il les a commentés, il les a expliqués à sa manière; il voulait en faire un livre classique, disait-il. Souvent il s'arrêtait en pleine campagne, prêtant l'oreille, et dans ces lointains lumineux que lui seul il pouvait découvrir, vous eussiez dit qu'il allait dominer tous les bruits, tous les murmures, toutes les imprécations, toutes les prières, venus à travers les bouillonnements du fleuve, de l'autre côté du Rhin.

Si jeune encore, comme vous voyez, il avait eu toutes les fantaisies, il avait obéi à tous les caprices. Vous lui pouviez appliquer toutes les douces et folles histoires qui se passent, dit-on, dans l'atelier et dans la mansarde, tous les joyeux petits drames du grenier où l'on est si bien à vingt ans, et encore c'eût été vous tenir un peu en deçà de la vérité. Pas un jeune homme, plus que lui, n'a été facile à se lier avec ce qui était jeune et beau et poétique; l'amitié lui poussait comme à d'autres l'amour, par folles bouffées; il s'enivrait du génie de ses amis comme on s'enivre de la beauté de sa maîtresse! Silence! ne l'interrogez pas! où va-t-il? Dieu le sait. À quoi rêve-t-il? que veut-il? quelle est la grande idée qui l'occupe à cette heure? Respectez sa méditation, je vous prie, il est tout occupé du roman ou du poème et des rêves de ses amis de la veille. Il arrange dans sa tête ces turbulentes amours; il dispose tous ces événements amoncelés; il donne à chacun son rêve, son langage, sa joie ou sa douleur. « Eh bien! Ernest, qu'as-tu fait? – Moi, j'ai tué cette nuit cette pauvre enfant de quinze ans, dont tu m'as conté l'histoire. Mon cœur saigne encore, mais il le fallait; cette enfant n'avait plus qu'à mourir! – Et toi, cher Auguste, qu'as-tu fait de ton jeune héros que nous avons laissé dans la bataille philosophique? Si j'étais à ta place, je le rappellerais de l'Université, et je lui donnerais un maîtresse. » Telles étaient les grandes occupations de sa vie : marier, élever, accorder entre eux toutes sortes de beaux jeunes gens tout frais éclos de l'imagination de ses voisins ; il se passionnait pour les livres d'autrui bien plus que pour ses propres livres ; quoi qu'il fît, il était tout prêt à tout quitter pour vous suivre. « Tu as une fantaisie, je vais me promener avec elle, bras dessus, bras dessous, pendant que tu resteras à la maison à te réjouir » ; et quand il avait bien promené votre poésie, çà et là, dans les sentiers que lui seul il connaissait, au bout de huit jours, il vous la ramenait calme, reposée, la tête couronnée de fleurs, le cœur bien épris, les pieds lavés dans la rosée du matin, la joue animée au soleil de midi. Ceci fait, il revenait tranquillement à sa propre fantaisie qu'il avait abandonnée au bord du chemin. Cher et doux bohémien de la prose et des vers ! braconnier sur les terres d'autrui ! Mais il abandonnait à qui les voulait prendre les beaux faisans dorés qu'il avait tués !

Une fois, il voulut voir l'Allemagne, qui a toujours été son grand rêve. Il part ; il arrive à Vienne par un beau jour pour la science, par le carnaval officiel et gigantesque qui se fait là-bas. Lui alors il fut tout étonné et tout émerveillé de sa découverte. Quoi ! une ville en Europe où l'on danse toute la nuit, où l'on boit tout le jour, où l'on fume le reste du temps de l'excellent tabac. Quoi ! une ville que rien n'agite, ni les regrets du passé ni les inquiétudes du lendemain ! une ville où les femmes sont belles sans art, où les philosophes parlent comme des poètes, où personne n'est insulté, pas même l'empereur, où chacun se découvre devant la gloire, où rien n'est bruyant, excepté la joie et le bonheur ! Voilà une merveilleuse découverte. Notre ami ne chercha pas autre chose. Il disait que son voyage avait assez rapporté. Son enthousiasme fut si grand et si calme qu'il en fut parlé à monsieur de Metternich. Monsieur de Metternich voulut le voir et le fit inviter à sa maison pour tel jour. Il répondit à l'envoyé de Son Altesse qu'il était bien fâché, mais que justement ce jour-là il allait entendre Strauss qui jouait avec tout son orchestre une valse formidable de Liszt, et que le lendemain il devait se trouver au concert de madame Pleyel, qu'il devait lui-même conduire au piano, mais que le surlendemain il serait tout entier aux ordres de Son Altesse. En conséquence, il ne fut qu'au bout d'un mois chez le prince. Il entra doucement sans se faire annoncer ; il se plaça dans un angle obscur, regardant toutes choses et surtout les belles dames ; il prêta l'oreille sans mot dire à l'élégante et spirituelle conversation qui se faisait autour de lui ; il n'eut de contradiction pour personne, – il ne se vanta ni des chevaux qu'il n'avait pas, – ni de ses maisons imaginaires, – ni de son blason, – ni de ses amitiés illustres ; – il se donna bien garde de mal parler des quelques hommes d'élite dont la France s'honore encore à bon droit. – Bref, il en dit si peu et il écouta si bien, que monsieur de Metternich demandait à la fin de la soirée quel était ce jeune homme blond, bien élevé, si calme, au sourire si intelligent et si bienveillant à la fois, et quand on lui eut répondu : « C'est un homme de lettres français, monseigneur ! » Monsieur de Metternich, tout étonné, ne pouvait pas revenir d'une admiration qui allait jusqu'à la stupeur.

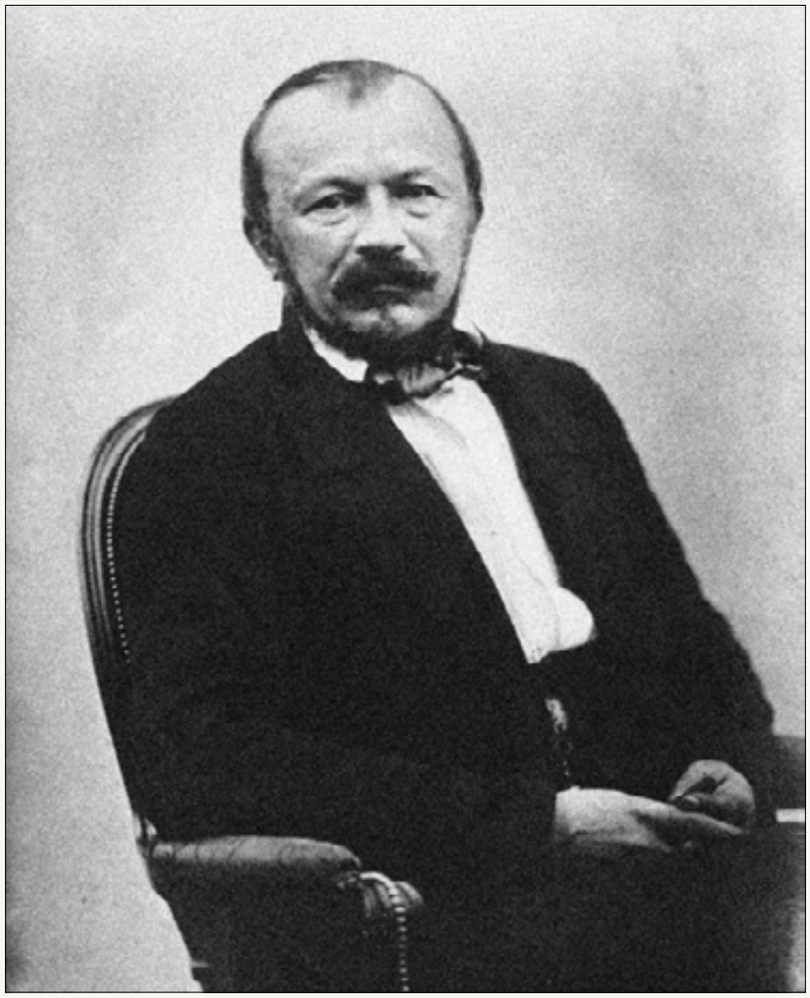
Ainsi il serait resté à Vienne toute sa vie peut-être, mais les circonstances changèrent, et il revint après quelques mois de l'Allemagne en donnant toutes sortes de louanges à cette vie paisible, studieuse et cependant enthousiaste et amoureuse, qu'il avait partagée. Le sentiment de l'ordre, uni à la passion, lui était venu en voyant réunis tout à la fois tant de calme et tant de poésie. Il avait bien mieux fait que de découvrir dans la poussière des bibliothèques quelques vieux livres tout moisis qui n'intéressent personne ; il avait découvert comment la jeune Allemagne, si fougueuse et si terrible, initiée à toutes les sociétés secrètes, qui s'en va le poignard à la main, marchant incessamment sur les traces sanglantes du jeune Sand, quant elle a enfin jeté au-dehors toute sa fougue révolutionnaire, s'en revient docilement à l'obéissance, à l'autorité, à la famille. – Double phénomène qui a sauvé l'Allemagne et qui la sauve encore aujourd'hui.

Toujours est-il que notre ami se mit à songer sérieusement à ce curieux miracle, dont pas une nation moderne ne lui offrait l'analogie, à toute cette turbulence et à tout ce sang-froid, et que de cette pensée-là, longtemps méditée, résultat un drame, un beau drame sérieux, solennel, complet. Mais vous ne sauriez croire quel fut l'étonnement universel quand on apprit que ce rêveur, ce vagabond charmant, cet amoureux sans fin et sans cesse, écrivait quoi ? « Un drame ! lui un drame, un drame où l'on parle tout haut, où l'on aime tout haut, un drame tout rempli de trahisons, de sang, de vengeances, de révoltes ? Allons donc, vous êtes dans une grave erreur, bon pauvre homme. Moi qui vous parle, pas plus tard qu'hier, j'ai rencontré Gérard dans la forêt de Saint-Germain, à cheval sur un âne qui allait au pas. Il ne songeait guère à arranger des coups de théâtre, je vous jure ; il regardait tout à la fois le soleil qui se couchait et la lune qui se levait, et il disait à celui-là : ‹ Bonjour monsieur ! › À celle-là : ‹ Bonne nuit, madame ! › Pendant ce temps, l'âne heureux broutait le cytise en fleurs. »

Et comme il avait dit, il devait faire. Tout en souriant à son aise, en vagabondant selon sa coutume, et sans quitter les frais sentiers non frayés qu'il savait découvrir, même au milieu des turbulences contemporaines, il vint à bout de son drame. Rien ne lui coûta pour arriver à son but solennel. Il avait disposé sa fable d'une main ferme, il avait écrit son dialogue d'un style éloquent et passionné ; il n'avait reculé devant pas un des mystères du carbonarisme allemand, seulement il les avait expliqués et commentés avec sa bienveillance accoutumée. Voilà tout son drame tout fait. Alors il se met à le lire, il se met à pleurer, il se met à trembler, tout comme fera le parterre plus tard. Il se passionne pour l'héroïne qu'il a faite si belle et si touchante ; il prend en main la défense de son jeune homme, condamné à l'assassinat par le fanatisme ; il prête l'oreille au fond de toutes ces émotions souterraines pour savoir s'il n'entendra pas retentir quelques accents égarés de la muse belliqueuse de Körner. Si bien qu'il recula le premier devant son œuvre. Une fois achevée, il la laissa là parmi ses vieilles lames ébréchées, ses vieux fauteuils sans dossiers, ses vieilles tables boiteuses, tous ces vieux lambeaux entassés çà et là avec tant d'amour, et que déjà recouvrait l'araignée de son transparent et frêle linceul. Ce ne fut qu'à force de sollicitations et de prières, que le théâtre put obtenir ce drame, intitulé *Léo Burckart.* Il ne voulait pas qu'on le jouât. Il disait que cela lui brisait le cœur de voir les enfants de sa création exposés sur un théâtre, et il se lamentait sur la perte de l'idéal. « De l'huile, disait-il, pour remplacer le soleil ! Des paravents, pour remplacer la verdure ; la première venue qui usurpe le nom de ma chaste jeune fille, et pour mon héros un grand gaillard en chapeau gris qu'il faut aller chercher à l'estaminet voisin ! » Bref, toutes les peines que se donnent les inventeurs ordinaires pour mettre leurs inventions au grand jour, il se les donnait, lui, pour garder les siennes en réserve. Le jour de la première représentation de *Léo*

Burckart, il a pleuré. « Au moins, disait-il, si j'avais été sifflé, j'aurais emporté ces pauvres êtres dans mon manteau ; eux et moi, nous serions partis à pied pour l'Allemagne, et une fois là, nous aurions récité en chœur le super *flumina Babylonis !* » Il avait ainsi à son service toutes sortes de paraboles et de consolations ; il savait ainsi animer toutes choses, et leur prêter mille discours pleins de grâce et de charme ; mais il faudrait avoir dans l'esprit un peu de la poésie qu'il avait dans le cœur, pour vous les raconter.

Je vous demande pardon si je vous écris, un peu au hasard, cette heureuse et modeste biographie ; mais je vous l'écris comme elle s'est faite, au jour le jour, sans art, sans préparation aucune, sans une mauvaise passion, sans un seul instant d'ambition ou d'envie. Un enfant bien né, et naturellement bien élevé, qui serait enfermé dans quelque beau jardin des hauteurs de Florence, au milieu des fleurs, et tenant sous ses yeux tous les chefs-d'œuvre amoncelés, n'aurait pas de plus honnêtes émotions et de plus sains ravissements que le jeune homme dont je vous parle. Seulement il faisait naître les fleurs sur son passage, c'est-à-dire qu'il en voyait partout ; et, quant aux chefs-d'œuvre, il avait la vue perçante, il en savait découvrir sur la terre et dans le ciel. Il devinait leur profil imposant dans les nuages, il s'asseyait à leur ombre ; il savait si bien les décrire que vous ne les eussiez vus de vos yeux. Tel il était ; et si bien que pas un de ceux qui l'ont connu ne se refuserait à ajouter quelque parole amie à cet éloge.



LETTRES

À Arsène Houssaye, [Paris.] Ce 12 mars [1841.]

Mon pauvre cher Houssaye,

Comme je n'étais pas là quand vous êtes venus hier et si tard, et le dernier je dis le dernier de ceux qui sont venus – car il y en a tant qu'on ne m'a pas laissé voir. Vous aurez été bien content toutefois de me voir sorti. Aujourd'hui je vais plus loin, demain sans doute, j'irai voir Janin. Dites-lui ce qu'il faut. Il n'y a pas besoin de le remercier. – Je suis fol. – Je lui porterai bonheur et je lui apprendrai a faire de l'or. Voilà tout. Mais c'est si ennuyeux qu'il n'en aura pas la patience, il aimera mieux le recevoir tout fait du Bon Dieu – À propos il y en a un quelque part – dans un coucou – Il y en a même peut-être plusieurs – J'en ai eu peur. Mais vous allez croire mon pauvre et bon ami que je suis encore malade – comme disaient les Grecs ! Janin a bien compris – pas tout – mais il sait ou saura tout.

Venez me voir ce soir si vous pouvez, ou demain matin.
Celui qui fut Gérard et qui l'est encore.

À Félix Bonnaire, [Paris, 14 mars 1841.]

[...]
Faites donc d'immenses remerciements à Janin pour l'excellent, le cordial, l'étonnant article qu'il a bien voulu consacrer à mes funérailles. Assister soi-même, et vivant, à un tel panégyrique c'est un honneur et une gloire à donner le vertige. Heureusement je sens toute la supériorité de celui qui peut me placer si haut, et je sais que je n'en dois remercier que son inaltérable amitié. C'est lui qui m'a mis la plume et le pain à la main. Il continue son ouvrage. Je ne le remercie plus. À propos je n'ai pu lire encore son article : on ne m'en a laissé voir que *Le Siècle,* afin dit-on de calmer mon imagination vagabonde ! Il y a de fort bonnes choses dans le siècle, mais tout n'est pas dans *Le Siècle* (journal).
[...]

L. Gérard de Nerval.

À Jules Janin, Montmartre. Ce 24 août 1841.

Mon cher Janin,

Pardon de vous écrire avec quelque amertume ; mais comprenez donc que voici sept mois que je passe pour fou, grâce à votre article nécrologique du premier mars. Faites insérer ma lettre ou analysez-la en l'arrangeant, mais ma réclamation est juste ; je suis toujours non moins reconnaissant qu'affecté de passer pour un fou sublime grâce à vous, à Théophile, à Thierry, à Lucas, etc. Je ne pourrai jamais me présenter nulle part, ja-mais me marier, jamais me faire écouter sérieusement. Réparez le mal en reprenant les éloges, ou constatez bien votre erreur ! Imprimez ma lettre, il le faut. Je compte sur vous.

Votre ami de cœur,

Gérard.

Journal des Débats

CORRESPONDANCE

Mon cher Janin,

Les personnes qui habitent avec moi la maison du docteur Blanche ont lu avec étonnement le passage de votre dernier feuilleton où, parlant d'une lecture faite chez mademoiselle George en 1830, vous indiquiez la destinée singulière de plusieurs poètes, artistes ou gens d'État futurs, qui fréquentaient alors la maison de l'illustre tragédienne. Les uns sont aujourd'hui, dites-vous, préfets, académiciens, ambassadeurs, prêtres même, d'autre ont préféré se faire héros ou martyrs, « deux encore, parmi les plus heureux de cette bande poétique, sont enfermés dans la maison du docteur Blanche ! ». Enfermés, le mot y est bien ; et l'intention du passage ne peut s'appliquer qu'à moi et à monsieur Antony Deschamps. Il fut un temps où l'on enfermait les écrivains aux petites maisons, mais assurément ce terme serait inapplicable à la maison de santé de Montmartre, qui est une sorte de villa *fashionable* et même aristocratique, remplie de dames charmantes et de personnes de la haute société.

Vous nous avez grandement compromis aux yeux de nos amis de Paris et de l'étranger. Antony vous excuse bien volontiers ; mais que dirai-je, moi, qui vous doit encore de la reconnaissance et qui ne puis oublier que je vous en ai dû toujours. En février dernier, à la suite d'un voyage dans le Nord, je fus frappé d'un mal subit et le bruit courut que j'étais mort d'apoplexie. Plusieurs journaux répandirent cette nouvelle, grâce à la singularité de l'attaque qui avait eu lieu dans une rue, au milieu de la nuit; vous voulûtes bien me consacrer alors un article biographique de douze colonnes où j'étais placé si haut et tellement recommandé à l'admiration de l'Europe, qu'il fallait me cacher ensuite, ou mourir de honte de n'être pas mort et d'avoir à affronter tant de gloire non méritée.

Toutefois me retrouvant sur pied après dix jours du traitement qu'on applique aux simples crises nerveuses, je crus devoir me montrer dans Paris et rassurer mes nombreux amis littéraires; mais presque tous avaient suivi votre exemple, et l'on s'était accordé à faire de moi une sorte de prophète, d'illuminé dont la raison s'était perdue en Allemagne dans les épreuves des sociétés secrètes et dans l'étude des symboles de l'Orient. Il est arrivé de là que le ministère a cru devoir me placer, en qualité de littérateur convalescent et digne d'attention, dans l'aimable maison où vous me dites enfermé et où je puis du moins savoir que vous pensez souvent à moi.

Il y a trois mois encore, mon cher Janin, vous avez bien voulu célébrer le bonheur et les loisirs que je dois à l'État, en m'envoyant par-dessus les moulins de Montmartre votre bonnet de coton célèbre, qui devait, disiez-vous, m'aider à conserver l'heureuse innocence où je vis. Depuis ce temps, ceux de mes amis qui ne croient pas à ma mort, et il en est qui s'obstinent à ne point me reconnaître, continuent à pleurer ma raison perdue, et m'abordent avec des airs de condoléances : « Quel dommage ! dit-on autour de moi : un jeune homme de tant de style et d'avenir ! une si belle intelligence anéantie sans retour ! Et il n'a presque rien laissé... Quel malheur ! » Et c'est en vain que je parle, que je raisonne, que j'écris même ; les gens m'écoutent, me rassurent et me consolent : « Quel dommage, répète-t-on encore, la France a perdu un génie qui l'aurait honorée... Ses amis seuls l'ont bien connu ! » De sorte, mon cher Janin, que je suis le tombeau vivant du Gérard de Nerval que vous avez aimé, produit et encouragé si longtemps. Puisse ma réclamation vous parvenir ! Puissiez-vous regretter de n'avoir instruit le monde de ma gloire que pour lui apprendre qu'elle s'était éteinte avant même d'avoir brillé. Si je puis rentrer dans la société en qualité d'homme très ordinaire, et de bourgeois paisible, j'aurai du moins conquis des amis littéraires, qui m'aideront à me consoler de la perte que j'ai faite, et que je n'espère plus réparer ! Notre confrère Planche s'est fait dominicain et moi je tâcherai de me faire raisonnable ; c'est dire que j'espère pouvoir renoncer au triste métier d'écrivain.

Votre bien affectionné,

Gérard de Nerval.

L'article de Jules Janin (1804-1874)
est paru dans le *Journal des Débats,* le premier mars 1841.
Les quatre lettres de Gérard de Nerval (1808-1855)
datent des mois de mars et d'août 1841.

ISBN : 978-2-89668-068-9
© Vertiges éditeur, 2009
– 0069 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org